

LÉON HEUZEY

---

DE QUELQUES

CYLINDRES ET CACHETS

DE L'ASIE-MINEURE

---

(Extrait de la *Gazette archéologique* de 1887.)

---

PARIS

A. LÉVY, ÉDITEUR, 13, RUE LAFAYETTE

---

1887



# DE QUELQUES CYLINDRES ET CACHETS

DE L'ASIE-MINEURE<sup>1</sup>

---

Les archéologues sont encore trop portés à considérer comme phéniciens la plupart des monuments de fabrique orientale dont le style mélangé n'est pas purement égyptien ou chaldéo-assyrien. Cependant, depuis quelques années, des recherches d'un haut intérêt ont reporté l'activité de la science vers l'Asie-Mineure, vers cette contrée de laquelle on peut dire que c'était comme une main que l'Asie tendait à la Grèce. On s'est repris à étudier les populations si originales et si variées qui vivaient le long de ses plages ou derrière les multiples remparts de ses montagnes, dans une lutte perpétuelle et aussi dans un continuel frottement les unes contre les autres.

Des découvertes chaque jour plus nombreuses sont venues donner raison à ceux qui pensaient qu'il y avait là d'autres races ayant servi aussi d'intermédiaires entre le monde asiatique et le monde grec, d'autres facteurs, en un mot, du grand mouvement de transmission de la civilisation antique, qui n'a pas eu la mer pour unique chemin. Je ne saurais considérer comme complètement démontrée l'hypothèse qui voudrait accaparer tous ces faits nouveaux au bénéfice d'un seul et même peuple : les *Hétéens* ou *Hittites*, les *Khittim* de la Bible, les *Khétas* des anciens textes pharaoniques. Ce que l'on ne peut révoquer en doute, c'est qu'une civilisation ayant un certain caractère d'unité et se servant d'une même écriture ne se soit étendue autrefois depuis le fleuve Oronte, le haut Euphrate et le mont Amanus jusqu'aux rivages de la mer Egée, ainsi que dernièrement M. Georges Perrot le rappelait à l'Académie<sup>2</sup>, en ajoutant aux monuments qu'il a lui-même autrefois étudiés sur place un grand nombre d'exemples tirés des explorations plus récentes.

La conservation des antiquités orientales au Musée du Louvre n'a pas attendu le dernier retentissement de ces découvertes pour tâcher de réunir, comme elle en avait le devoir, soit par des acquisitions, soit par des relations nouées avec de généreux donateurs, quelques spécimens de cet art jusqu'ici peu connu et qui est comme le fruit nouveau de l'archéologie. Nous ne pouvons guère songer à nous procurer des monuments

1. Notice lue à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans la séance du 4 mars 1887.

2. Allusion à une communication verbale, faite précédemment à l'Académie, par M. Georges Perrot. Pour

l'histoire des découvertes faites en Asie-Mineure, je me contenterai de renvoyer aux travaux de mon savant ami, notamment au volume IV de *l'Histoire de l'art dans l'antiquité* et à *l'Exploration archéologique de la Galatie*.

de grande dimension, en face des difficultés que la recherche des antiquités rencontre aujourd'hui dans les pays orientaux ; mais les plus petits objets ne sont pas toujours les moins précieux ni les moins instructifs. Il y a tel cachet ou tel cylindre qui peut rassembler sur son étroite surface plus de représentations et plus de faits, une plus grande somme de vérité et de nouveauté qu'une stèle ou qu'un obélisque.

Parmi les personnes qui ont le plus contribué à former cette série, encore peu nombreuse, mais d'une rare valeur scientifique, je dois nommer surtout un archéologue français fixé en Orient, M. A. Sorlin-Dorigny, qui est lauréat de notre Académie. Depuis de longues années déjà il avait réuni plusieurs objets de cette catégorie, et il en avait parfaitement pressenti le caractère à part. Il les avait confiés à notre regretté confrère Adrien de Longpérier, qui, après les avoir étudiés, se proposait de les publier, lorsque la mort nous l'a si cruellement ravi. Plus tard, M. Dorigny, ne voulant pas que ces précieux monuments quittassent la France, a eu l'idée patriotique d'en former une petite collection pour les offrir au Musée du Louvre. Qu'il veuille bien recevoir ici l'expression publique de notre reconnaissance.

#### I.

Au nombre des antiquités faisant partie de ce don, se trouvent plusieurs petits objets d'hématite, qui portent des figures gravées. Ils proviennent de la région d'*Aidin*, ville turque située, comme on sait, non loin de la position antique de *Tralles*, sur l'ancienne frontière de la Carie et de la Lydie, dans cette vallée du Méandre dont le grand débouché vers la mer était la ville grecque de Milet. Au premier rang de la série, il faut placer une sorte de cylindre, monument tout à fait rare et précieux, que j'ai déjà signalé à l'Académie, dans ma communication sur une *Etoffe chaldéenne*<sup>1</sup>. Je voudrais aujourd'hui en donner une idée plus complète.

L'objet en lui-même est évidemment un dérivé des cylindres-cachets chaldéo-babyloniens ; mais la forme et l'emploi sont déjà différents. D'abord le cylindre n'est plus perforé d'axe en axe : il porte seulement, à son extrémité inférieure, une légère dépression, qui est comme un souvenir de la perforation des cylindres ordinaires. Un naturaliste dirait que c'est une marque d'atavisme, la trace embryonnaire d'une fonction disparue. C'est surtout à la partie supérieure que la forme originelle s'est complètement modifiée. De ce côté, le cylindre se termine par un cône à huit pans, dont la pointe est aujourd'hui brisée ; mais, si l'on en juge par d'autres cônes de la même forme, cette extrémité devait porter un trou de suspension ou même une bélière fixe, taillée dans l'hématite. Nous avons reçu récemment des mêmes régions de la Carie un cône en pierre plus commune, avec cet anneau fixe très bien conservé. Il

1. Cette communication doit être publiée dans le numéro de mai-juin 1887 de la *Revue archéologique*.

y avait donc là une combinaison des deux principales formes que les Orientaux donnaient volontiers à leurs petits objets de pierre dure : le cône et le cylindre.

Il est très important de faire observer que l'hématite est taillée et polie avec une remarquable précision de travail, comme dans les plus beaux cylindres babyloniens. Même observation pour la gravure : les figures, bien que nombreuses et de très petite proportion, sont enlevées en quelques traits avec beaucoup de finesse et une rare prestesse de main. Il n'y a aucune trace de barbarie : c'est l'œuvre d'un graveur très habile. En effet, un des caractères qui distinguent à première vue la décoration de ce cylindre, quand on la compare à celle des cylindres chaldéens ou assyriens, c'est l'exiguité presque microscopique des figures, qui laisse de la place pour des bordures d'ornements dessinés aussi avec beaucoup d'élégance et formant plusieurs zones parallèles. Quant au style du dessin, il se rapproche beaucoup de celui des cylindres babyloniens, et la ressemblance paraît encore plus étroite, quand on examine avec soin les sujets représentés.



Sur la partie cylindrique se déroule une suite de dix figures, qui semblent former plusieurs scènes distinctes. En voici une reproduction agrandie, dont je crois pouvoir garantir l'exactitude, ayant moi-même dirigé, la loupe à la main, le dessinateur et lui ayant fait relever les moindres traits de la gravure<sup>1</sup>. De ces observations minutieuses résulte aussi la description détaillée qui va suivre.

La scène principale reproduit de très près le sujet de la *présentation à une divinité*, si communément traité par la glyptique chaldéo-babylonienne.

Trois personnages marchent dans le même sens, élevant la main droite en signe d'adoration. De l'autre main, ils tiennent abaissée une arme à fer triangulaire, pique ou grande flèche, et une crosse recourbée, dont l'usage est difficile à reconnaître : c'est peut-

1. Une reproduction du même monument a été faite par le même dessinateur, également sous ma surveillance, pour l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*, de Perrot et Chipiez, vol. IV, p. 771.

être l'extrémité d'un arc ou bien une sorte de *lituus* dont la représentation se trouve sur les grands bas-reliefs des rochers d'*Iasili-kaïa*, dans l'ouvrage de MM. Perrot et Guillaume<sup>1</sup>. Les trois têtes sont surmontées d'une pointe, inclinée un peu en arrière, qui, pour la première figure seulement, se termine par un astérisque. Est-ce l'indication d'un casque avec tige portant cimier? Ce détail ne pourrait être bien précisé que sur des monuments à grande échelle. Les deux premiers personnages sont vêtus de la longue robe à franges étagées, que je crois être l'ancien *kaunakès* des Babyloniens. Le troisième adorateur, s'écartant davantage de l'usage babylonien pour se rapprocher des modes locales, porte au contraire le vêtement court avec ces chaussures recourbées, *calcei repanti*, dont la représentation est particulière aux monuments de l'Asie-Mineure et aussi aux anciens monuments étrusques<sup>2</sup>. Derrière ses épaules, on remarque un trait recourbé, qui pourrait figurer l'extrémité supérieure de l'arc, et un autre enroulement qui tombe dans le dos. Aucun des trois personnages n'a la barbe apparente; ce caractère leur est commun avec toutes les figures viriles représentées sur le cylindre; c'est encore là une dérogation aux usages orientaux, au moins aux usages de la période assyrienne et perse.

Cette procession a pour introducteur un être fantastique, dont l'origine chaldéenne ne saurait être mise en doute: c'est le dieu à double visage, vêtu aussi de la robe de *kaunakès*. J'ai déjà montré qu'il jouait parfois, dans les vieilles légendes de la Chaldée, le rôle d'un dieu qui voit tout, d'une sorte de policier divin et de *Panoptès*<sup>3</sup>. Sa nature complexe, en lui permettant d'avoir une face pour les dieux et une autre pour les hommes, le prédestinait d'autre part au rôle d'intermédiaire et comme de *médiateur*, qu'il joue aussi très souvent sur les cylindres chaldéens, dans les scènes de présentation analogues à celle-ci. Il est particulièrement curieux de le rencontrer sur un monument de l'Asie-Mineure. Nous avons également signalé la relation qui existait entre son prototype chaldéen et la double tête des médailles étrusques de Volterra, prototype du Janus romain. L'Asie-Mineure fournit encore ici, comme il arrive souvent, la transition attendue entre les anciennes civilisations orientales et celle de l'Etrurie.

On remarque en outre que le personnage bicéphale tient de la main gauche, étendue vers les hommes, un sceptre (ou peut-être un bipenne), et de la main droite, tournée vers les dieux, une aiguière à libations, nouvelle expression de son double rôle. Entre lui et la divinité principale, qui est ici une déesse, on voit une haute table d'offrandes, que portent, en guise de pieds, deux lions dressés. Sur la table se trouvent deux objets, qui ressemblent à un oiseau et à un serpent enroulé. La déesse est assise sur un trône élevé, dont les pieds sont en forme de jambes d'animal; elle tient à la main un bouquet

1. *Exploration archéologique de la Galatie*, etc., planches 47, 50, 56. Cf. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, vol. IV, planches 314, 321, 328.

2. Voir ce que nous disons à ce sujet dans l'article

*calceus* du *Dictionnaire des Antiquités* de Saglio.

3. *Gazette archéologique*, 1884, page 499, article intitulé *La tête des Vautours*.

de trois tiges enroulées. Son vêtement est fait aussi de l'étoffe chaldéenne; mais, au lieu de porter la tiare, elle a les cheveux simplement relevés en chignon, ce qui s'écarte de l'usage observé par l'art chaldéo-assyrien dans les représentations divines. Un sceptre paraît appuyé sur le dossier du trône, entre les pieds duquel est figurée une étoile.

Enfin, derrière la déesse que nous venons de décrire, on s'étonne d'en apercevoir une seconde, presque semblable, de proportions un peu moindres, assise de même sur un trône; mais ce trône est porté sur le dos d'un animal couché, pareil à un bouquetin. De chaque côté, veille un génie ailé à tête d'aigle, semblable à ceux que l'on rencontre sur les bas-reliefs assyriens. La tête de la déesse présente une coiffure plate, surmontée d'une étoile; ses chaussures, visiblement recourbées, la classent parmi les dieux indigènes de l'Asie-Mineure. Est-ce une divinité différente de la première, ou une forme divine, plus auguste et plus mystérieuse, qui se cache derrière elle, comme son hypostase? Ou bien ne faut-il voir dans cette autre figure qu'une juxtaposition fortuite, due à la fantaisie inconsciente du graveur, obligé de reproduire à la file, pour achever de remplir la surface de développement de son cylindre, divers sujets empruntés à l'imagerie orientale? On a souvent constaté des remplissages du même genre dans les ouvrages d'imitation phéniciens, étrusques et italiotes. D'un autre côté, les sculptures des rochers de l'Assyrie et aussi de l'Asie-Mineure présentent volontiers des successions et comme des entassements de divinités ainsi figurées.

Je ne crois pas que l'on rencontre facilement des dieux portés par des animaux sur les anciens monuments de style purement chaldéen. Les bas-reliefs des rochers de *Bavian* et de *Malthayyah* au nord de Ninive, où l'on en voit des représentations bien caractérisées, appartiennent à une époque avancée de l'art assyrien. C'est particulièrement en Asie-Mineure que ces représentations mythologiques plus complexes, créées par le progrès de l'imagination et par le besoin du fantastique, sont devenues très populaires. On les retrouve aussi assez communément sur une série de cylindres qui sont considérés comme assyriens, mais qui forment une catégorie distincte. La matière est ordinairement une pierre demi-translucide, la chalcédoine; le travail soigné, un peu uniforme, plus remarquable par la richesse des détails que par l'accent du dessin, indique une fabrique à part. Les dieux que l'on y voit presque toujours représentés sur des animaux ont une analogie particulière avec la divinité locale dont l'image nous est conservée par les monnaies de Tarse. Je me suis souvent demandé si ce n'étaient pas les ouvrages d'un atelier d'origine assyrienne, mais établi à demeure dans cette région.

Mais revenons à notre cylindre d'Aïdin. La déesse assise, portée sur le dos d'un animal couché, y est suivie de deux figures, qu'il est encore plus difficile de rattacher à l'ensemble de la représentation. Un personnage, toujours couvert du long vêtement oriental, tient dans ses mains l'un des symboles les plus populaires de la légende chaldéenne: le vase merveilleux d'où jaillit un double filet liquide. Dans le champ, on voit un croissant lunaire, avec point au dessus. Près de là, un homme nu, beaucoup

plus petit que le précédent, semble nager, entouré de poissons et de flots, comme si le vase à double jet avait quelque rapport avec la source des eaux diluviennes.

Ce sont encore là des représentations et des symboles, qui sont empruntés très directement aux cylindres chaldéens. Ainsi, malgré quelques particularités locales, la glyptique de l'Asie-Mineure, à une époque où elle est représentée par des graveurs très habiles, tire presque tout de cette origine, au moins pour les représentations mythiques et religieuses.

Cependant, à côté de ces représentations presque complètement chaldéennes, il y a toute une partie du travail qui procède d'un goût différent : c'est la partie décorative, qui est très remarquable et qui prend ici un développement exceptionnel. Le graveur ne paraît avoir réduit ses personnages à des proportions aussi exigües que pour laisser la place à deux zones d'ornements linéaires, à deux bordures formées de courbes compliquées, qui, par une disposition très heureuse et très originale, encadrent en haut et en bas la zone intermédiaire où se déploie la procession des figures. En haut, vers le point où commence la terminaison conique, règne un riche entrelacs, dont le dessin change brusquement pour engendrer une variante du même ornement. On admire surtout, à la base du cylindre, une double ligne d'enroulements superposés, dont les hélices ont leurs lignes qui reviennent sur elles-mêmes et s'enchaînent sans fin avec une rare élégance. L'emploi de ces bordures purement décoratives, inconnu à la glyptique chaldéo-assyrienne, qui laisse aux figures et aux inscriptions toute la hauteur du cylindre, est au contraire particulier aux monuments de l'Asie-Mineure; mais nulle part elle ne s'y présente avec autant de richesse et de variété que sur le cylindre d'Aidin donné au Louvre par M. Dorigny.

Le dernier de ces motifs, celui qui est formé par des enroulements redoublés et qui est évidemment l'origine de l'ornement appelé *postes* par les architectes, mérite surtout qu'on s'y arrête. Je sais que le principe en a été retrouvé dans certains plafonds égyptiens. Cette première origine n'est pas contestable; mais il y a une ancienne école d'art qui, ayant adopté le même ornement, l'a employé et développé à outrance, au point d'en couvrir des monuments entiers et de s'en faire une sorte de motif national : c'est l'école d'où est sortie toute la décoration mycénienne. L'enroulement ainsi disposé s'y retrouve partout, aussi bien sur les nombreux objets d'orfèvrerie, que sur les stèles sculptées et jusque sur les grands placages d'architecture des fameux *trésors*.

Je considère comme un fait important de rencontrer le même motif, répété avec la même complaisance, mais avec une notable supériorité d'exécution, sur un petit cylindre recueilli de l'autre côté de la mer Egée. C'est pour moi une nouvelle trace des rapports qui rattachent l'art mycénien à celui des anciennes populations de l'Asie-Mineure, rapports qui sont d'ailleurs tout à fait conformes aux traditions mêmes de l'âge héroïque.



II.

Ce qui augmente l'intérêt du cylindre ci-dessus décrit, c'est qu'il n'est pas seul : il forme série avec d'autres cachets trouvés dans la même région d'Aidin, qui présentent avec lui des analogies très instructives.

Parmi ces petits objets, il y en a un que M. Dorigny n'a pas réussi à acquérir; mais il a pu en prendre une empreinte excellente, qui a donné une contre-épreuve en plâtre très fine. On voit que ce n'était plus un cylindre, mais un large cachet, dont le plat, de forme circulaire, se partageait en deux parties concentriques : un cercle central et une zone enveloppante, séparés par un entrelacs très élégant. Les deux parties sont occupées non plus par des figures, mais par des signes hiéroglyphiques, semblables à ceux des célèbres inscriptions d'Hamath, avec cette différence qu'ils sont gravés en creux. Il y en a une trentaine, les uns groupés au centre et les autres rangés tout autour de la zone extérieure. Ornement et caractères sont exécutés avec la même finesse et la même précision que les figures et le décor du cylindre à terminaison conique. Malgré la complète différence du motif, on reconnaît le même style et comme la même main. C'est le spécimen le plus net et le plus parfait que je connaisse de l'épigraphie appelée hittite. On peut en conclure que cette école d'excellents graveurs, qui avait des attaches si étroites avec l'art chaldéo-assyrien pour le dessin des figures, appartenait bien cependant à l'Asie-Mineure et à ses populations spéciales.

Nous en avons encore une preuve dans un troisième petit monument, où l'hématite est taillée non plus en cylindre, mais en forme de cube, dont l'une des faces est surmontée aussi d'un cône à pans, qui devait se terminer par une bélière de suspension. Trois des faces verticales portent des figures de dieux à vêtements courts et à chaussures arquées, debout sur des animaux et tout à fait analogues à certains types d'*Iasili-kaïa*. L'un, monté sur un lion, tient une arme en forme de triple flamme, qui doit figurer la foudre; un autre a pour monture un cerf; le troisième, sur une biche ou sur un faon, est une sorte d'Apollon avec l'arc tendu et le carquois à l'épaule. Sur la quatrième face, on remarque, au contraire, deux personnages fantastiques à tête humaine cornue et à jambes d'animal; ils reproduisent exactement la figure donnée à *Ea-bani*, le fidèle compagnon d'*Isdoubar*, sur les cylindres chaldéo-babyloniens, et soutiennent de leurs bras levés un symbole qui n'est autre que le disque ailé des monuments assyriens et perses<sup>1</sup>. Cependant quelques traces de figures du même style se retrouvent, d'après les dessins publiés par la mission de MM. Perrot et Guillaume, sur

1. Pour ce cachet et le précédent, voir les reproductions dans l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*, pages 772 et 804. | Divers détails, observés sur les originaux, nous ont amené à en modifier quelque peu la description.

les rochers d'*Iusili-kaïa*<sup>1</sup>; seulement, au lieu du disque ailé, c'est un croissant lunaire qu'elles paraissent soutenir. La face inférieure du cachet que nous décrivons porte aussi des signes hiéroglyphiques de l'écriture dite hétéenne. La taille et la gravure de ce monument sont loin d'être aussi parfaites que pour les précédents; mais le style général est le même.

Du reste, le style de ces petits monuments, malgré la diversité de leur forme et des motifs qui les décorent, présente une si frappante unité, qu'il est devenu possible, grâce à eux, de rattacher dès maintenant à la glyptique de l'Asie-Mineure d'autres objets analogues publiés comme provenant d'une origine différente. Tel est surtout le cas d'un remarquable cylindre du *Cabinet des Médailles*, tour à tour considéré comme perse et comme assyrien, où l'on croyait reconnaître naguère le mythe de l'androgynie et des êtres primitifs<sup>2</sup>.



Je crois pouvoir affirmer sans aucune hésitation, rien qu'à voir la proportion très petite des personnages, la division du cylindre en deux zones ou registres de figures, séparés par une bande d'entrelacs, dans le goût des ornements gravés sur les cachets d'Aïdin, que c'est un cylindre d'Asie-Mineure, sorti de la même école, pour ne pas dire du même atelier, que ceux du Louvre.

La fausseté des opinions relatives au mythe de l'androgynie et au travail perse a déjà été relevée très justement; mais on est tombé dans une autre erreur en parlant de travail assyrien, et l'on n'a pas décrit avec assez de précision les motifs ici figurés. La zone supérieure est occupée par une scène de *présentation religieuse*, tout à fait analogue à celle du cylindre d'Aïdin et, comme celle-ci, imitée des anciens modèles chaldéens. Le dieu principal, assis, en longue robe de *kaunakès*, tient le vase des eaux jaillissantes. Le présentateur est toujours l'être fantastique à double visage, sans qu'il y ait aucune raison de penser à un personnage qui tourne rapidement la tête; il paraît plutôt barbu qu'imberbe. Les adorateurs, au nombre de six, offrent encore le même

1. *Exploration de la Galatie*, etc., pl. 28. C: cependant à la planche 41, la photographie de M. Félbet peut laisser quelques doutes, si l'on considère la forme très recourbée du disque ailé sur les monuments de cette région.

2. *Catalogue*, n° 770; *Gazette archéologique*, 1878, p. 136, avec une figure, que nous reproduisons ici et que l'on pourrait améliorer, d'après notre description: cf. Menant, *Cylindres chaldéens*, fig. 66.

améliorer sur plusieurs points, d'après notre description offrent encore le même mélange de personnages en longue robe et en chaussure à pointe, babylonienne ou en costume court, suivant la mode de l'Asie-Mineure.

Je ne m'arrêterai pas à la zone inférieure, qui représente un sujet nouveau, d'une interprétation difficile. Des êtres bizarres, à têtes d'animaux, quelques-uns avec des cornes ou de longues oreilles, marchent en tenant des pièces de gibier, comme s'ils vivaient de chasse; un autre monstre, sorte de cynocéphale, placé près d'un palmier, a le genou en terre, devant un homme à manteau court et paraît lui demander grâce. Pour bien disposer la scène, il faut la couper sur un autre point que celle du registre supérieur et reporter ces êtres monstrueux derrière leur compagnon agenouillé, comme s'ils venaient à son aide ou s'associaient à son acte de soumission et d'hommage. Il s'agit sans doute d'une fable locale, dont nous n'avons pas la clef. Quel que soit le sens de cette représentation, il n'en est pas moins certain que le cylindre n'est ni chaldéen ni babylonien ni assyrien ni perse, mais qu'il se rattache étroitement à la famille des petits monuments d'Aidin que le Musée du Louvre doit à la générosité de M. Sorlin-Dorigny.

LÉON HEUZÉY.

